Bel-Hêtre, un lieu de retrouvailles, de jeux d'enfants au parfum d'herbe verte et de soleil d'été pour Pascaline Marre. Dans un livre-hommage touchant, elle fait revivre le passé de sa maison de famille. // interview par // NATHALIE DEGARDIN /

PASCALINE MARRE

Points de repaire

Dans son travail, Pascaline Marre s'intéresse à la disparition, à la place de l'homme dans son environnement, au terreau dans lequel il se construit. Aussi, en 2008, quand sa grand-mère lui annonce qu'elle vend Bel-Hêtre, leur maison de famille, c'est une évidence pour elle de démarrer un projet. Un adieu à cette demeure, et un hommage à ses grands-parents qui y ont accueilli tout un chacun, offrant un lieu de rassemblement à la famille, qui a généré tant de souvenirs pour les enfants qui s'y retrouvaient. Loin d'être une gentilhommière ou un château, Bel-Hêtre était une ferme réaménagée, au milieu des champs, dont a hérité son arrière-grand-père qui l'a construite. Tout en douceur, Pascaline Marre dévoile parallèlement un travail personnel sur le souvenir, sur l'enfance, sous forme d'impressions dans des images intemporelles et évocatrices. Sa série et le livre qui en est tiré s'intitulent très justement « Nos maisons de famille », car en s'imprégnant de ses images, on retrouve tous ce parfum d'enfance particulier, associé à un lieu symbolique, un lieu-repère similaire. Étonnamment, il ne s'agit pas d'une visite pièce après pièce d'une demeure peuplée de fantômes. Bien au contraire, la présence des enfants de la photographe sur les images suggère avec une acuité sensible la vie qui va, du passé au présent, et traduit ces liens et cette part de transmission. Un lieu chargé d'histoire où se sont tissés des liens forts, où s'est bâtie une famille soudée. Ainsi, que l'on ait eu ou pas de maison de famille à proprement parler, on s'identifie à ce projet, car cette envie de sentir des racines dans un lieu, ce désir de point d'ancrage nous touche de la même manière. Amateurs ou professionnels, nombreux sont ceux qui mettent des images sur des lieux habités par les souvenirs. Au-delà d'une tendre nostalgie que l'on sent dans cet au revoir, ce chapitre de l'histoire familiale qui se ferme, avec pudeur et délicatesse, les images de Pascaline Marre portent en elles cette grâce de l'enfance, l'imagination fertile qui lui est propre, cette facilité d'habiter pleinement l'espace offert, parfois déconcertante pour les adultes. Un cheminement plein de poésie et de fraîcheur.

LE DÎNER « J'ai fait très peu d'images avec ma grand-mère. Sauf la cuisine, car je l'ai toujours vue avec nous pour le dîner. De simples instants à table, vécus comme des moments de grâce. »

Je me méfie du côté descriptif de la photographie. Une image doit conserver un mystère. Il faut qu'on puisse la regarder et la regarder encore, qu'elle continue à vivre.

LA BARRIÈRE DU PETIT PARC « On partait se promener et on tournait autour de la maison en fonction de la lumière. »

La vente de cette maison est-elle vraiment le point de départ du projet ?

Oui, vraiment. Mes grands-parents l'avaient reprise il y a trente ans. Ce n'était pas du tout prévu, ils l'ont fait aussi pour accueillir leurs enfants et petits-enfants. C'était beau comme cadeau ! Quand j'ai réfléchi à ce travail, je ne voulais pas la photographier sans personnage, n'avoir que des pièces vides, des détails. Cela aurait été mortifère, et surtout cela n'aurait pas du tout ressemblé à son histoire.

> Une image au format carré, demande une certaine rigueur de travail, et cette contrainte de composition m'intéresse.

Vous aviez des images précises en tête ?

Pour la première fois, j'allais sur un terrain que je connaissais, et avec mes enfants. J'ai donc pensé certaines images avant, c'était très agréable ! Quand on part dans un pays où l'on n'est jamais allé, il y a nécessairement un décalage entre l'idée que l'on se donne et ce qu'on trouve sur place. Pour ce sujet, j'ai volontairement fait des images évocatrices. Lors des séances, je revisitais mes souvenirs comme ils venaient dans ma mémoire. Des impressions furtives... comme des odeurs vous remémorent une atmosphère. J'avançais dans ce registre, à la manière d'un puzzle : ensemble les images forment une histoire que chacun peut se raconter. Je me méfie du côté descriptif de la photographie. Une image doit conserver un mystère. C'est très difficile parce que tout fonctionne sur une fraction de seconde. Il faut qu'on puisse la regarder encore et encore, qu'elle continue à vivre. Si tout est écrit dessus, on ne peut plus se raconter d'histoire. J'ai pris très peu de photos avec ma grand-mère, sauf la cuisine, car je l'ai toujours vue avec nous pour le dîner. De simples instants à table, vécus comme des moments de grâce.

Pourquoi avoir fait ce projet avec vos enfants ?

Ouvrir sur mes enfants qui apportaient de la vie donnait cette illusion de continuité. Une maison de famille, finalement, qu'est-ce que c'est ? Un point d'ancrage, immuable. C'est dans l'inconscient de la famille, quoi qu'il arrive. Et on s'y retrouve, quelle que soit l'évolution des uns et des autres. C'est rassurant. Dans la vie, on est toujours à la recherche de liens, on

LA TABLE « Il y a des mises en scène relatives. Comme cette photo où je fais poser Nayri sur la table. Parce que cette table a une histoire. Et puis il y a quelque chose qui sort de cette image que je n'ai pas commandé même si j'espérais l'avoir ! Sa stature, le tableau qui est derrière… »

les tisse en permanence. Quand un lien se casse, on trouve un moyen pour le retisser autrement, ailleurs.

Comment vos filles vivaient les séances de photo ?

Ma fille sortait de la petite enfance et commençait à prendre conscience du monde autour d'elle tout en conservant la spontanéité et l'innocence de l'intuition. Je lui avais expliqué ce que je voulais faire. On partait trois ou quatre jours chez ma grand-mère. Et je les suivais dans leurs jeux avec la cadette autant que je suscitais les images que je souhaitais faire. C'était un échange entre ce qu'elles apportaient et les situations qui se présentaient. Je photographiais sur des temps déterminés, dans la journée. Quand je voyais qu'elles avaient envie de se prêter au jeu, on partait se promener. Je ne voulais pas que ce soit pesant.

Pourquoi ce format carré ?

Je travaille au moyen format. Avant, j'ai fait ce travail avec le Rolleiflex de mon grand-père que m'a donné ma grand-mère après son décès. Dans un format rectangulaire, il y a certes plus de jeu. Une image au format carré, elle, fonctionne directement ou pas du tout, c'est un format rigoureux et cette contrainte de composition m'intéresse.

On est frappé par la douceur de la lumière dans vos images.

J'ai travaillé en lumière naturelle. Avec un pied, surtout pour la photo d'intérieur. Le rouge revient en pointillés ne serait-ce que par la robe, ce n'était pas un contraste volontairement mis en scène au départ, je voulais cette tonalité vivante, mais je me suis rendu compte a posteriori de la cohérence. Après, passer de la couleur au noir et blanc ne me dérange pas, les images ne racontent pas la même chose. Le noir et blanc s'écrit vraiment avec la lumière.

Et la gestion des tirages ?

Les tirages sont réalisés sur papier Hahnemühle mat. C'est un vrai papier coton, donnant un velouté qui fonctionne bien avec les images de ce projet. Également, cela me permet de conserver une homogénéité entre les photographies couleur et noir et blanc. Je scanne donc les négatifs sur un scanner Hasselblad pour les retravailler ensuite sur écran. C'est un travail énorme, mais cela me donne beaucoup plus de souplesse et de précision sur le résultat. C'est ce qui me plaît dans ce procédé, unifier le noir et blanc et la couleur et maîtriser l'environnement chromatique. Revenir à des papiers imprimables donne également beaucoup plus de liberté sur le

L'ENVOL « C'est un souci quand je photographie mes enfants de respecter leur espace et leur univers. C'est très facile de détourner un jeu d'enfant. »

support que l'on souhaite choisir, et jouer sur la matière du papier.

Dans le livre, vos mots et ceux d'Anne Wiazemsky viennent en écho à vos images ?

Mon éditrice voulait faire intervenir un écrivain. On a pensé à Anne Wiazemsky, qui a écrit sur sa famille. Ce qui est incroyable, ce sont les résonances de ses mots dans les images, elle a retrouvé une multitude d'éléments de sa maison de famille : les crucifix au-dessus des portes, le papier peint.. tout ce qui marque le côté désuet et à la fois très marqué de cet intérieur. Elle m'a incité aussi à écrire également dans ce livre l'histoire de cette maison. Un vrai défi : autant je sais amener le spectateur dans mes images, dans l'écriture, les mots m'échappent, il faut les dompter. Finalement, le livre a pris le chemin d'un carnet intime. .

> Avec les scans, on fait à l'écran ce que l'on ferait à l'agrandisseur, c'est bien plus précis.

Comment a réagi votre grand-mère ?

Elle était très touchée. Je lui ai envoyé le livre dès que j'ai reçu les exemplaires, mais elle n'a pas vu les tirages. J'aurais vraiment souhaité qu'elle soit là pour le vernissage de l'exposition à la galerie Binôme, mais elle habite loin de Paris. Concernant le texte du livre, où je raconte l'histoire de cette maison liée à ma famille, je lui ai demandé si elle était d'accord pour que je retrace cette histoire. C'est une histoire peu commune, mais elle m'a répondu qu'elle me faisait confiance. Je lui ai envoyé le texte avant la publication et elle a trouvé le ton juste.

Et vos filles ?

Le livre, elles le voient traîner à

LE LIT « Le lit de ma grand-mère en noir et blanc, défait, c'est pour moi une forme de portrait d'elle. »

la maison, mais ne se plongent pas dedans. Je leur avais proposé de venir voir l'exposition et l'aînée m'a accompagnée une fois. Nous sommes ressorties et tout cela semblait naturel pour elle. En même temps, je les photographie telles qu'elles sont. C'est vraiment elles... Il n'y a pas de manipulation. C'est un réel souci quand je les photographie de respecter leur espace et leur univers. C'est très facile de détourner un jeu d'enfant. On peut y projeter tellement de choses. L'enfant, c'est un mystère, ils sont vraiment dans un monde un peu particulier. C'est aussi ce que je cherchais à capter dans les photos de mes enfants.

Vos projets actuels ?

Je reprends actuellement mon projet « Fantômes d'Anatolie ». Je réactualise le génocide arménien en évoquant cette histoire et son négationnisme ainsi que ses conséquences sur les communautés arméniennes et turques. Parallèlement, je travaille également sur un sujet concernant des demandeurs d'asile, avec l'association Pyrénées-Terre d'accueil. À travers des portraits et des témoignages, l'objectif est de démystifier l'image de ces familles véhiculée par les politiques et relayée par les médias qui alimentent le fantasme de l'étranger. La réalité est que ces hommes et ces femmes qui fuient leur terre n'ont pas le choix. Nous ne savons pas ce que cela représente, car nous sommes tellement privilégiés.

WEB
www.pascalinemarre.com

LIVRE
Nos maisons de famille, Pascaline Marre et Anne Wiazemsky, Éditions de La Martinière, 93 p., 20 €